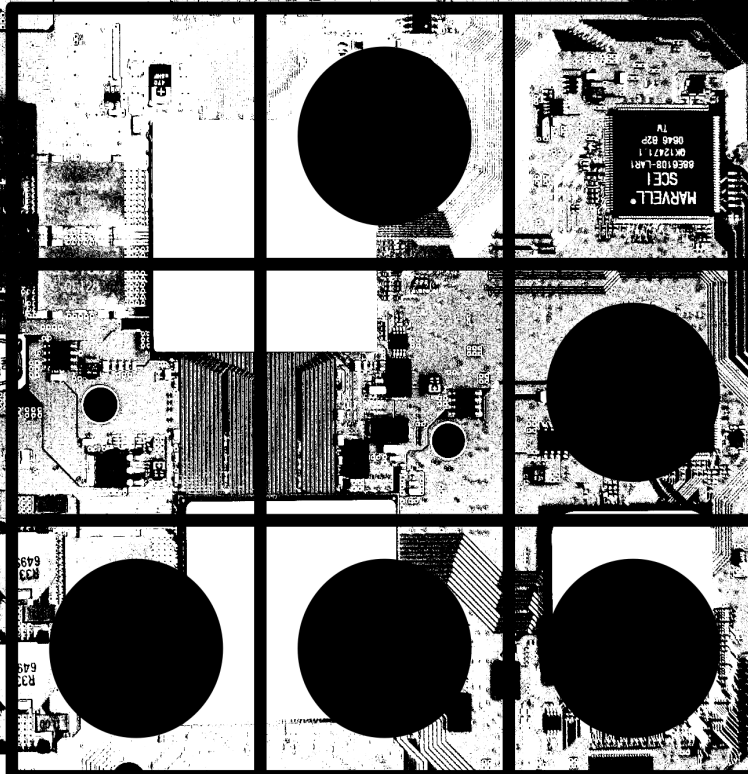


Du logiciel libre à l'activisme de la rue

& vice versa



Définitions du logiciel libre

Quelques logiciels propriétaires et leurs alternative libres

Passer à GNU/LINUX



Sommaire

Du logiciel libre à l'activisme de la rue & vice versa : une introduction	3
Définition du logiciel libre	21
Quelques logiciels propriétaires et leurs alternatives libres	24
Passer à GNU/Linux	25

Du logiciel libre à l'activisme de la rue & vice versa : une introduction

Darkveggy

[<http://garlicviolence.org/txt/drkv-g-fs2sa.html>]

Les sociétés contemporaines ont maintenant adhéré aux technologies informatique, au point de transformer leur usage en un devoir social attractif. Mais pendant que certains ordinateurs font fonctionner l'économie de marché, d'autres machines restent occupées avec des myriades de logiciels alternatifs, de contres-initiatives et d'offensives communautaires. Voici un parcours rapide à travers de quelques-unes de ces fissures dans le tableau officiel de l'informatique ; une vue d'ensemble de la convergence entre les alternatives numériques et les politiques subversives.

Le logiciel libre : la naissance d'une résistance numérique

Recettes analogique et boulangerie numérique

Les ordinateurs ne parlent rien d'autre qu'un langage binaire ; c'est à dire une succession de 0 et de 1. Comme aucun humain ne peut communiquer facilement d'une telle façon, des langages intermédiaires ont été développés pour être utilisés par les développeurs lorsqu'ils créent des logiciels. Ces combinaison de mots, de signes de ponctuation de d'expressions mathématiques lisible par l'homme est appelée « code source ».

Les ordinateurs et les gâteaux ont beaucoup en commun. Tous les deux impliquent une liste d'instructions à suivre, des ingrédients à utiliser et un procédé de transformation à effectuer. En cuisine, il s'agit de produire en suivant une recette de la même façon qu'en programmation il s'agit de générer en entrant un code source. Comme les gâteaux, les programmes doivent être cuits. Le procédé consistant à transformer le code source en fichier binaire que les ordinateurs peuvent manger est appelé « compilation ».

De la même façon qu'il est possible d'acheter des gâteaux déjà cuits, les programmes informatiques sont souvent pré compilés et prêts à être exécutés. Bien. Mais que se passe-t-il si le gâteau était si bon que tu a envie d'en refaire un ? Que se passe-t-il si le programme était si impressionnant que tu as envie de comprendre comment il marche ? Que se passe-t-il si tu veux partager la recette du gâteau avec des ami-e-s ? Que se passe-t-il si il manque au programme une fonctionnalité importante dont tu as besoin et que tu as envie d'ajouter ? Tu as besoin de la recette ; tu as besoin du code source.

La naissance de la révolte des hackers

Revenons dans les années 70. Le laboratoire d'intelligence artificielle du Massachusetts's Institute of Technology donnait naissance à une contre-culture numérique : celle des hackers. Les hackers[1] prenaient plaisir à programmer des ordinateurs et à dépasser leurs limites en trouvant des solutions audacieuses. Plutôt que d'utiliser le système d'exploitation [2] qui était fourni avec l'ordinateur de leur labo, illes ont écrit le leur et ils ont partagé son code source avec quiconque était intéressé. Leur communauté était basée sur la dissémination des recettes de logiciels, la coopération mutuelle et la croyance que « l'information doit être libre ».

--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--	--

Une telle dynamique de partage a été sérieusement ébranlée au début des années 80. Avec les nouveaux matériels vinrent de nouveaux logiciels, qu'il était explicitement interdit de partager. Ils étaient fournis sans leur code source, mais sous copyright, avec des licences restrictives et onéreuses. Les utilisateurs seraient réprimés s'ils s'aidaient mutuellement en copiant leurs logiciels ; les développeuses de logiciels seraient interdites de coopérer en partageant leurs codes sources ; sans la recette ni les droits, les autres n'auraient plus l'occasion d'apprendre, de modifier, de recompiler ! C'est cela les logiciels propriétaires : des sociétés qui clament leur propriété sur la connaissance, qui restreignent son accès selon leurs intérêts ; qui vendent des gâteaux onéreux en gardant leurs recettes secrètes pour empêcher les autres de faire les leurs meilleurs et de les partager avec le reste des gens. Les logiciels propriétaires sont maintenant une maladie très répandue parmi les ordinateurs personnels, comme le montre le nombre de machines fonctionnant sous Microsoft Windows.

En 1984, le hacker du MIT Richard Stallmann [3] quitta son travail, car il refusait d'abandonner ses pratiques communautaires et ses idéaux. Il fonda le projet GNU [4] dans le but de développer un système d'exploitation alternatif qui serait libre à chacun-e d'utiliser, libre à chacun-e de comprendre, libre à chacun de copier, libre à chacun-e de modifier. La gauche d'auteur (copyleft) remplace le droit d'auteur (copyright) ; la disponibilité du code source remplace la distribution binaire. Pour sauvegarder ce projet émergent, la Free Software Foundation [5] a été créée et a introduit le « copyleft » [6] en publiant la licence publique général GNU (GNU GPL), une ruse légale pour prévenir toute réappropriation illégitime des logiciels libres par des tiers. Chacun-e a le droit de modifier un logiciel distribué sous licence GNU GPL et de distribuer ses modifications, pour peu que ces modifications soient distribuées sous la même licence et qu'elles garantissent les mêmes libertés à leurs utilisateurs que le logiciel original ; il s'agit d'utiliser le droit d'auteur... pour le subvertir ! Le mouvement des logiciels libres naissait, comme acte de résistance contre le logiciel propriétaire.

Le projet GNU a été accueilli avec enthousiasme et a rapidement grandi grâce à la participation bénévole d'un grand nombre d'individus à travers le monde. En 1991, un étudiant finlandais du nom de Linus Torvalds publiait le noyau Linux [7]. Sa combinaison avec le système GNU existant donnait un résultat fructueux connu sous le nom de GNU/Linux [8] qui était prêt à devenir le système d'exploitation complet et puissant qui est aujourd'hui utilisé largement. Le logiciel libre n'était alors plus seulement un terrain de jeux de hackers, mais il était devenu une alternative valable aux solutions propriétaires, fournissant non seulement de bons programmes, mais aussi et surtout donnant le pouvoirs sur leurs outils aux utilisatrices au lieu de le leur voler.

C'est ce qu'est réellement le logiciel libre : une révolution numérique qui est sociale avant d'être technique. Le logiciel libre donne à l'utilisateur la puissance et la flexibilité contre la tyrannie du profit imposée par les entreprises informatiques : le code source donne la possibilité à chacun-e de comprendre et de vérifier les bogues ou les failles de sécurités d'un logiciel, de le réparer en fonction, de l'adapter à de nouveaux usages ou d'améliorer sa qualité. Le logiciel libre démontre l'efficacité d'une association de volontaires et de l'auto-organisation face aux contraintes du travail salarié et de la hiérarchie ; il prouve les bénéfices de la solidarité et de la mutualisation des efforts face à l'opacité et à la compétition : il fait fonctionner 70 % des serveurs qui forment l'Internet [9] et bat techniquement ses équivalents propriétaires dans la plupart des cas grâce à l'implication de milliers de individus à travers le monde. Le logiciel libre casse les frontières entre développeuses et utilisatrices plutôt que de rendre les gens dépendants d'expert-e-s. Il est basé sur la participation plutôt que sur la seule consommation : chacun-e est encouragé-e à contribuer en fonction de ses compétences et de ses envies en écrivant de la documentation, en proposant des modifications du programme, en faisant des traductions, en faisant passer le mot et en aidant les individus qui veulent libérer leur machines de la propriété.

Quand ça explose...

Le logiciel libre a été créé à la fois comme une alternative technique et comme une offensive politique contre les logiciels propriétaires et leurs valeurs. Tandis que Richard Stallman et d'autres figures de proue du mouvement ont maintenu les deux approches au fil des années, il est clair que le potentiel subversif du logiciel libre a été consciemment éludé par nombre de ses acteurs. Tandis que de grandes quantités de geek-e-s tendaient à ne pas montrer leur intérêt pour la politique, renonçant ainsi passivement à l'approche militante, une nouvelle tendance a émergé contre le discours engagé du logiciel libre. L'Open Source Initiative [10] a été lancée par Eric S. Raymond en 1998 pour faire face publiquement aux tendances gauchistes de la FSF et créer un nouveau label pour promouvoir les logiciel non propriétaires - « open source » - avec une attention particulière aux leaders du business, effrayé-e-s par l'emblème « logiciel libre »

Bien sûr, donner aux logiciels libres un sex-appeal compatible avec le marché, dirigé vers les multinationales ne pouvait pas aller sans laisser sur le bord de la route ce qui faisait du logiciel libre quelque chose de si spécial [11]. La définition de l'Open Source (« Open Source Definition ») a logiquement abandonné toute référence aux significations et aux motivations sociales et éthiques du logiciel libre pour ne pas mentionner le combat pour la liberté comme objectif principal. Prêchant pour la coexistence pacifique entre logiciel libre et propriétaire, l'« open source » est aussi politique, mais sa politique est celle de la pacification, le l'intégration, de l'acceptation et de la promotion des règles du marché, avec cette légère différence d'un modèle de développement plus élégant. Le logiciel libre a souvent été blâmé comme



« communiste » par ses ennemis (et par Micro\$oft en particulier) [12]. Ce pourrait ne pas être aussi simple. Ce qui est très clair cependant, c'est que l'« open source » prône le capitalisme tandis que le logiciel libre peut être une contribution à quelque chose d'autre.

Regardant dans la direction opposée de l'Open Source Initiative il y a une autre myriade d'individu-e-s, de collectifs et de réseaux qui travaillent à étendre le spectre politique du logiciel libre, le fusionnant avec les luttes en cours dans le but d'explorer les potentialités subversives des ordinateurs plutôt que dans celui de les étrangler.

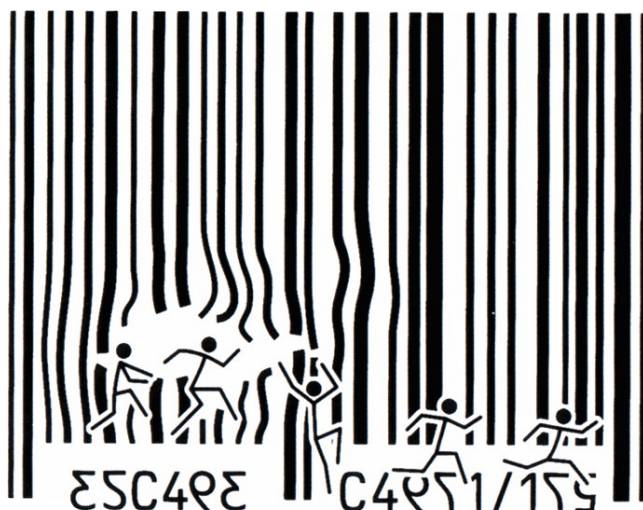
Activisme populaire : les mouvements analogiques rencontrent les octets

Hierarchie, capitalisme et propriété, entre autres ignominies

Les sociétés contemporaines sont toutes basées sur la hiérarchie, comme l'ont été presque toutes les sociétés depuis des siècles. Mêmes appelées démocraties et prétendant garantir à chacun-e les mêmes libertés, les mêmes droits et les mêmes devoirs, elles mettent en jeu une autorité politique dont le pouvoir peut passer outre celui de tou-te-s les autres sous prétexte qu'il a été approuvé une fois par la majorité. Les démocraties représentatives impliquent de laisser un bureau de soi-disant experts – les politiques – s'occuper des sujets qui concernent chacun-e et prendre les décisions qui affectent la communauté entière, tandis que l'intervention des premier-e-s concerné-e-s est restreinte à l'élection d'un-e chef-fe tous les X ans. Un tel système affaiblit chacun-e à l'exception d'une minorité car il prend aux individu-e-s le pouvoir et la responsabilité de chacun-e sur sa propre vie pour le centraliser au sein d'une entité collective supposée défendre les intérêts de l'ensemble. Non seulement il en résulte que les individu-e-s sont systématiquement écrasé-e-s par la majorité, mais cela autorise aussi un petit groupe à décider des lois qui devront ensuite être appliquées par vous et moi.

La plupart des gouvernements ont totalement intégré le capitalisme, démantelant les services publics et encourageant les sociétés privées à faire comme bon leur semble au travers de l'économie de marché. En

définissant comme priorité la maximisation du profit, le capitalisme se base sur des dynamiques de compétition et de domination, défend la loi du plus fort et implique un état de guerre permanent au sein de l'économie mais aussi dans toute la société. En plaçant les intérêts d'une entreprise au dessus de toute préoccupation éthique, le capitalisme conduit à des licenciements massifs en favorisant les bénéfices plus que les employés, soutient l'exploitation par la délocalisation des lignes de production et





l'exploitation d'un travail presque gratuit, se rend coupable de massacres et d'innombrables violations des droits de l'Humain-e en volant les ressources indigènes, génère une précarité de masse par l'intermédiaire de la banque mondiale et du FMI qui forcent les pays en voie de développement à laisser tomber leur droits sociaux en échange d'argent, prend une grande place dans la destruction de l'environnement et tend à transformer tout et n'importe quoi en marchandise pour l'économie mondialisée.

Peut-on croire qu'une société est égalitaire lorsqu'elle a recours à de tels mécanismes et qu'elle distribue la pouvoir {social, économique, politique} dans des proportions variables en fonction du genre, de la race, de l'âge, de la classe sociale, de l'orientation sexuelle et de tant d'autres catégorisations ? Cependant, la discrimination, l'oppression et la domination n'ont pas lieu seulement au sein des institutions. Ils se glissent dans chaque relation sociale, forgés par une acceptation précoce de la hiérarchie, l'intégration par l'obéissance à des normes sociales, une éducation permanente à autorité et sur une vision bien particulière de l'égalité

Devenir des programmeuses actives de nos vies plutôt que des utilisatrices passives

Ces critiques ne sont pas nouvelles. Elles ont été explorées, approfondies, popularisées, débattues et combattues depuis des années par des réseaux de collectifs, d'individu-e-s, de groupes affinitaires et d'organisations que l'on appellent ou qui se définissent elles mêmes comme « radicales », « anti-autoritaires » ou « anarchistes », et dont l'histoire est bien trop longue et trop complexe pour être rendue en quelques mots [13]. Certain-e-s font partie de réseaux internationaux tels l'Action Mondiale des Peuples [14] dont les actions attirent parfois l'attention des pouvoirs publics – durant les manifestations des dernières années à l'occasion de contre-sommets [15]. Au contraire de beaucoup d'autres tendances politiques, ces mouvements cherchent généralement à aller au delà du discours en mettant en pratique leurs idées : en combattant les politiques par des actions ; en codant, en compilant et en expérimentant des alternatives à l'ordre social établi.

En opposition à l'organisation verticale, les mouvements anti-autoritaires partagent une tradition d'auto-organisation et d'assemblées générales : les décisions sont prises directement par celles qu'elles

affectent, sans la médiation d'une hiérarchie. Il s'agit de mettre en avant le pouvoir des individu-e-s sur leurs vies, à travers les questions collectives et la responsabilité personnelle ; de travailler au consensus pour que quelques-un-e-s ne soient pas réduit-e-s au silence par la majorité. Malgré une croyance bien trop répandue selon laquelle la liberté et l'égalité ne requièreraient que la « spontanéité », des réseaux d'activistes ont pensé et implémenté des outils pratiques de facilitation pour permettre des réunions efficaces et des prises de décisions réellement démocratiques [16].

En opposition au capitalisme, il y a des quantités d'initiatives de production et de distribution non-profit, qu'il s'agisse de livres, de légumes ou de vélos ! La contre culture « Do It Yourself » [17] en est un exemple vivant : un mouvement mondial et déjà ancien qui s'oppose avec succès au règne de l'argent sur la culture en reliant des milliers de labels de musique indépendants, d'éditeurs de livres radicaux et de groupes de musique engagés, échangeant au travers de fanzines, diffusant par la poste et de main en main, organisant concerts et tournées, mettant en place des centaines rendez vous alternatifs, de garages privés en maisons squattées. Contre la discrimination économique, les cercles d'activistes européens ont répandu l'usage du prix libre pour financer leurs événements publics : au lieu d'un prix fixe, il s'agit d'une donation pour que chacun-e puisse adapter sa contribution à sa situation financière ; il s'agit de ne pas exclure ceux qui n'ont pas d'argent. Parmi les chemin pour fuir le capitalisme, il y a les tentatives d'autonomie par l'autosuffisance alimentaire, la production d'énergie alternative et, pourquoi pas, de code libre ?

Pour mettre en pratique ces alternatives il y a besoin d'espace, de temps et d'énergie. Le squat [18] a joué un rôle majeur dans le développement des cultures des cultures anticapitalistes depuis les années 70 : recycler des bâtiments abandonnés permet la réappropriation de l'espace pour des usages collectifs ; ne pas payer de loyer réduit le besoin de travailler pour de l'argent, libérant par là même du temps pour l'activité bénévole ; la construction de projets collectifs donne de l'énergie et des expérience pratiques d'auto-organisation avec leurs succès, leurs échecs et leurs difficultés ; l'un dans l'autre, cela permet d'aller plus loin dans l'autonomie vis à vis de la société de consommation. Squatter les bâtiments vides est une forme d'action directe contre le capitalisme, dont l'un des fondements est la propriété privée. La propriété est un titre virtuel qui donne à la personne qui le possède un droit absolu et exclusif et exclusif sur ce qu'elle possède, même s'elle ne l'utilise pas. La spéculation est un jeu auquel les propriétaires jouent assez souvent. Il implique de laisser des maisons inutilisées en attendant que les prix augmentent tout en refusant l'accès à ceux qui en ont besoin. À l'opposé, squatter les propriétés vides, c'est réquisitionner les ressources abandonnées pour ceux qui les mettent en usage ; il s'agit de placer la légitimité avant la légalité ; il s'agit d'inverser les valeurs dominantes et de clamer que la propriété revient à ses utilisatrices plutôt qu'à ses propriétaires.

Du hacking au combat contre la propriété

Les technologies informatiques ont longtemps été accueillies avec scepticisme et déni par les mouvements populaires car elles étaient vues comme centrales dans le développement capitaliste, augmentant le contrôle par le gouvernement et servant les intérêts des sociétés privées. Alors que cela reste vrai, l'utilisation tactique de la technologie comme moyen de communication subversif a toujours fait partie de l'activisme politique, comme l'ont montré les mouvements des radios libres des années 80 qui effectuaient des émissions pirates pour « réclamer les ondes » en une volonté de défendre la liberté d'expression et l'information. Le révolutionnaire yippie Abbie Hoffman en est un autre exemple : il est impliqué dans le « phone phreaking », expliquant dans des fanzines underground comment exploiter les failles des réseaux téléphoniques pour communiquer gratuitement et librement.

Dans les années 90, l'usage de l'informatique par les activistes a augmenté, de la production de tracts et d'affiches à la diffusion de contenu par Internet, que ces cyber-utopistes et ces techno-artistes considéraient à l'époque comme un territoire libre et indépendant. Les réseaux informatiques des débuts n'étaient pas seulement largement imprégnés d'idées libertaires, c'était aussi la première tentative marginale d'un réseau activiste. Internet fut une étape importante pour relier les luttes analogiques et les médias numériques grâce à sa structure décentralisée et à la communication bidirectionnelle qu'il permet. À l'opposé de la télévision, ce média ne se contente pas à des contenus à consommer, mais fournit aussi un façon simple d'organiser et de diffuser sa propre information. Cependant, la rencontre qui est peut-être la plus fructueuse met en jeu deux mouvements ou tendances ; l'une étant analogique, l'autre étant numérique : l'anarchisme et le logiciel libre.

Il se trouve en effet que les mouvements autour des logiciel libre et les mouvements anarchistes ont de nombreuses préoccupations et de nombreuses pratiques en commun. Tous les deux ont pour but ultime la construction d'une société libre, le logiciel libre se concentrant sur l'émancipation par la disponibilité de la connaissance, l'anarchisme sur la destruction des structures de pouvoir qui en empêchent l'accès. Tous les deux ont pour volonté de remettre la pouvoir aux mains des utilisatrices ; le pouvoir de l'utilisatrice sur les outils qu'elle utilise ; le pouvoir le l'utilisatrice sur la vie qu'elle choisit de mener. Ainsi, tous les deux déstabilisent les rapports de pouvoir établis basés sur des modèles d'entreprise ou des modèles gouvernementaux. Tous les deux prônent la solidarité et se basent sur la coopération pour fonctionner : le développement du logiciel libre dépend du travail d'équipe et de l'émulation collective tout comme l'anarchisme requiert le consensus, l'entraide et la considération mutuelle. Tous les deux tendent à reconstruire une perception commune de la propriété : le logiciel libre retourne le droit d'auteur en gauche d'auteur et clame que « le logiciel doit appartenir à ses utilisatrices » ; les anarchistes questionnent la légitimité de la propriété privée et pratiquent le partage des ressources, notamment par le squat. Tous les deux donnent des exemples de modèles sociaux alternatifs basés sur la décentralisation, la participation



volontaire et l'auto-organisation : le développement des logiciels libres est le fait de centaines d'entités autonomes qui s'organisent indépendamment sans autorité centrale ni calendrier à tenir imposé de l'extérieur et se coordonnent comme il l'entendent, alors que les modes d'organisation anarchistes mettent souvent en jeu des groupes d'affinités qui se retrouvent autour de préoccupations communes, sans hiérarchie. Contre l'opacité des entreprises et de l'élitisme, le logiciel libre fonctionne de façon transparente, permettant à chacun-e de participer, de la même façon qu'une organisation ouverte libertaire distribue l'information et la responsabilité à tou-te-s ceux qui l'acceptent.

En s'impliquant dans le logiciel libre, les anti-autoritaires ont l'opportunité de transformer leur utilisation de l'informatique, passant de considérations uniquement tactiques à une perspective plus excitante : participer à la conception à la construction de systèmes d'exploitations d'une façon contributive et horizontale en mettant en pratique l'auto-organisation et en saisissant la chance de former des usages et des applications égalitaires. Le système d'exploitation Debian GNU/Linux [19], en plus de fournir une FAQ anarchiste parmi ses paquets logiciels [20] compte des anarchistes parmi ses développeur-euse-s, certain-e-s d'entre eux ayant débattu de la nature politique du projet dans son ensemble [21]. Tandis que le logiciel libre offre aux activistes de nombreuses possibilités en terme de communication et d'outils d'organisation communautaires et sécurisés (portails internet, sites auto-organisés tels les wikis, listes de diffusions...), la politique populaire permet aux passionné-e-s de logiciel libre de sortir des frontières de l'informatique et d'insérer leurs pratiques dans une démarche plus large. Cela pose des questions nouvelles, fournit une inspiration nouvelle et permet de s'enrichir de l'expérience issue d'autres luttes.

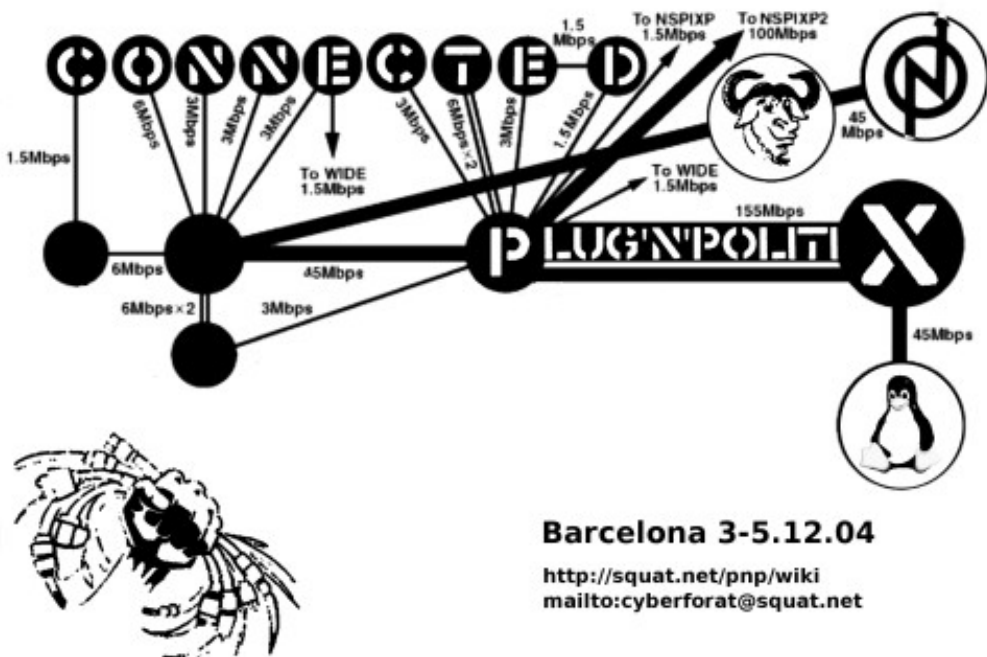
Durant les toutes dernières années, des individu-e-s venant des deux communautés ont trouvé qu'elles pouvaient gagner à une meilleure interaction et à une reconnaissance mutuelle. Des ateliers informatiques prenant place dans les squats communautaires aux logiciels libres renforçant la contre-information sur les actions de la rue ; de nombreuses initiatives, de nombreux collectifs et de nombreux mouvements ont émergé de ces hybridations.

Fusionner les couches, analogiques et numériques : implémentations

plug'n'politix : ouvrir l'accès aux squats & à Internet

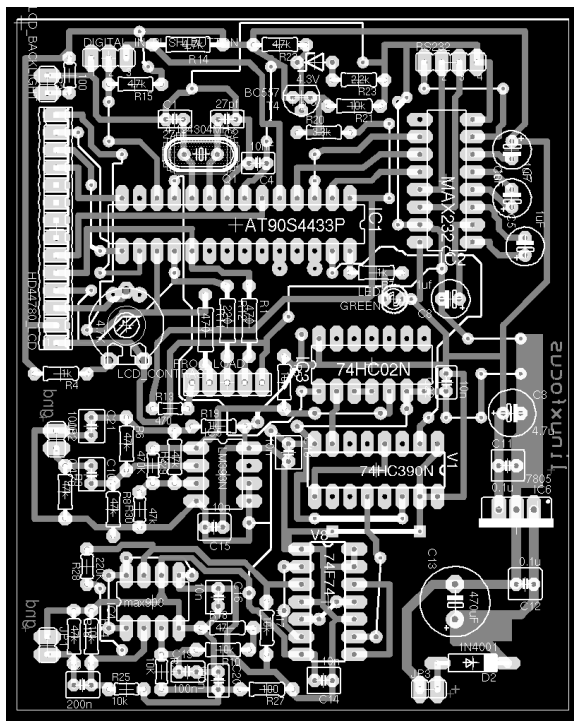
En octobre 2001, un certain nombre de groupes et individu-e-s se sont réuni-e-s au squat Egocity à Zürich en Suisse[22] pour trois jours de discussions, débats et ateliers pratiques. Ça allait être le premier « Connect Congress » du réseau « Plug'n'Politix ». L'expérience a été renouvelée en décembre 2004, hébergée par Cyber*Forat[23], un cybercafé squatté situé dans le centre de Barcelone. Plug'n'Politix [24] permet à des groupes et collectifs de toute l'Europe de partager leurs expériences de gestion d'espaces Internet en libre accès et de hacklabs dans des centres sociaux squattés ou des lieux alternatifs. Ce réseau fournit un canal commun pour échanger des informations, construire des communautés et développer un mélange hybride d'idées politiques anti-autoritaires, de développement de logiciels libres et d'utilisation activistes des ordinateurs.

L'un des premiers groupes à implémenter ce croisement d'influences a été ASCII (Amsterdam Subversive Center for Information Interchange) [25], rassemblant des activistes politiques versé-e-s dans l'informatique et des hackers de logiciels libres. Elles se sont lancé-e-s dans l'action squat, remplissant des sous-sols vides de claviers et de signaux wireless. Malgré les expulsions elles ont réussi à mettre en place un lieu public fournissant l'accès à des ordinateurs pour les activistes du coin, offrant l'accès gratuit à Internet aux visiteuses sept jours sur sept, tout en utilisant, diffusant et enseignant les logiciels libres.



Barcelona 3-5.12.04

À partir de 1997, dans un même mouvement des initiatives similaires ont apparu en différents points de l'europe : PUSCII à Utrecht [26], LOTEK à Berlin [27], PRINT à Dijon [28], Monte Paradision en Croatie [29], Cyberpipe en Slovénie [30], Blouk Blouk à Lyon [31]... et d'autres encore !



Les boîtes commerciales tentent toujours de forcer les gens à acheter du nouveau matériel et à balancer celui d'hier, rendu ridicule par la course au gigahertz qui a lieu quotidiennement. Les espaces d'accès-libre tentent de briser cette chaîne capitaliste en recyclant du matériel abandonné, en assemblant des morceaux d'ordinateurs déclassés, et redonnant du jus à des machines considérées comme mortes. C'est une enième preuve faite de la non-pertinence du productivisme, où les gens sont sommé-e-s d'acheter, alors que les poubelles contiennent tout ce qu'on peut désirer. C'est la décharge qu'il faut hacker pour avoir plein de machines à ranimer !

À mesure que l'informatique devient central, l'illétrisme numérique prend des proportions phénoménales. En organisant des cours gratuits et des ateliers de partage de savoirs pour diffuser les connaissances numériques, les hacklabs contribuent à lutter la fracture numérique, avec comme objectif l'autonomie de ceux qui sont

exclu-e-s par les nouvelles technologies. Pendant que les gouvernements prétendent le faire également en dirigeant les gens vers les supermarchés de l'Internet, d'autres préfèrent les armer et leur faire prendre conscience des possibilités offertes aux États d'utiliser le réseau pour espionner, identifier et réprimer.

Les espaces d'accès libre fournissent un cadre social aux utilisateuices et enthousiastes de logiciels libres pour se rencontrer, échanger et s'aider les un-e-s les autres, en fusionnant la tradition des Groupes d'Utilisateurs de Linux [34] et les squats-café. De cette manière, ils fonctionnent comme des portails bidirectionnels, amenant les activistes à franchir le pas du logiciel libre, et encourageant les geeks à découvrir des lieux où illes n'auraient autrement pas eu l'occasion d'entrer...

Des hackmeetings au delà des machines : hacker la réalité

Pendant que Plug'n'Politix faisait office d'inspirant échangeur dans le nord de l'europe, des ponts étaient jetés en Italie pour permettre d'amener des centaines de claviers derrière les portes des squats. Ça a commencé à Florence, en juin 1998 [35], et ça a recommencé chaque année par la suite : des hackers qui se rassemblent dans des centres sociaux squattés pour des festivals de trois jours de contre-culture numérique, de logiciels libres anti-capitalistes, de partages de connaissances anti-autoritaires, d'amitiés pair-à-pair, et de construction de communautés. Sans sponsor, sans organisateur-en-chef, emmené-e-s par des volontaires de tout le pays, coordonné-e-s via une liste de diffusion ouverte et apportant leurs savoirs en privilégiant les rencontres et l'aspect social, pour finir par une joyeuse assemblée cloturant la fête.

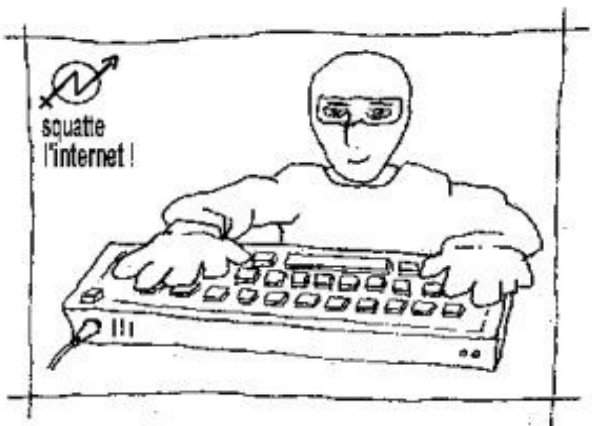
L'enthousiasme a sauté les frontières, et le concept a rapidement pris en Espagne, avec l'émergence d'un mouvement similaire en 2000, où le premier hackmeeting pris place à Barcelone au "Les Naus", un squat centre social [36]. De même qu'en Italie, les hackmeetings étaient prévus pour se tenir tous les ans. Mais l'aspect le plus réussi de ces rencontres a été la création de hacklabs [37] partout dans les deux pays, apportant une continuité, une permanence aux efforts des hackmeetings en cohérence avec l'idée de "hacker la réalité". Hacker la réalité consiste à exporter l'attitude hacker en dehors de sa sphère numérique d'origine. C'est une invitation à prendre la vie à bras le corps avec l'état d'esprit ingénieux, critique et rebelle valorisé par l'éthique hacker. Le slogan du hackmeeting de Iruña [38] était "hack ton cerveau", encourageant les geeks à se réapproprier leur intelligence en l'éloignant vite de l'influence des normes sociales et de la culture dominante, pour l'utiliser comme un outil subversif contre l'aliénation & les contraintes.

La nature profondément sociale de ces hackmeetings méridionaux et leur mélange réussi entre technologie politique a généré l'envie d'exporter plus loin cette tradition et d'en disséminer la magie ailleurs : un Hackmeeting Transnational (THK) à l'échelle de l'europe a eu lieu en juin 2004 au hacklab Monte paradiso de Pula, en Croatie, dans le but de créer des connexions entre les dissidences informatiques de l'est et de l'ouest [39]. Une prochaine rencontre devrait avoir lieu d'ici la fin de 2006...

Squatter Internet & diffuser le message

Internet a apporté une nouvelle dimension à l'activisme social, permettant la coordination d'actions d'une envergure jamais vu auparavant. Diffusés par le réseau, les appels internationaux à des actions contestataires décentralisées ont parfois donné lieu à des centaines de blocages, manifestations et diverses actions de désobéissance civile à travers le monde avec un but commun. Par exemple le 30 novembre 1998, des milliers de personnes ont bloqué l'OMC dans les rues de Seattle. Grâce à une diffusion instantanée de l'information, il a été possible de garder le contact, réagir, organiser une solidarité d'urgence. Et l'intensification de la communication entre des groupes distants géographiquement a incontestablement généré de l'émulation, donné de l'inspiration et facilité la création de projets.

Utiliser Internet comme un médium pour l'activisme exige des infrastructures. Avant même que Internet soit largement développé auprès du public, tournaient déjà quelques serveurs dédiés à l'hébergement de pages web et d'e-mails de groupes qui voulaient n'avoir rien à voir avec la publicité, exigeaient de la sécurité, et favorisaient la confiance basée sur l'affinité avec les administrateurices plutôt que le phénomène dot-com. Tao.ca au Canada, kyuzz.org & ecn.org en Italie, nodo50.org en Espagne ou flag.blackened.net aux USA étaient quelques uns des premier, rapidement suivis par nombre d'autres : squat.net & nadir.org en Allemagne, sindominio.net en Espagne, inventati.org & autistici.org en Italie, riseup.net & mutualaid.org aux USA...





Grâce aux logiciels libres il est possible de monter et d'administrer un serveur autonome sur Internet, sans avoir à dépendre d'offres commerciales d'entreprises. Alors que l'administration système est traditionnellement prise en charge dans le cadre du business et des institutions par une personne unique, les administrateurices activistes de serveurs ont cherché à fusionner leur idées politiques et leur passion pour les machines en expérimentant des mécanismes de travail coopératif. Boum.org, par exemple, implémente un ensemble de règles "d'administration collective" qui a été conçu par plusieurs hacklabs français pendant quelques années avant d'être mis en production sur le serveur. Dans un effort de faciliter l'approche "apprendre en faisant" et

de limiter les hiérarchies informelles fondées sur les différences de compétences des membres du projet, les tâches d'administration sont divisées en petits blocs. Un groupe de deux ou plus volontaires – l'un-e ayant une bonne connaissance du sujet, l'autre l'envie d'apprendre – s'occupe de chaque bloc pendant une certaine période de temps, puis va s'occuper d'un autre bloc. Les participant-e-s finissent par avoir une vue commune et globale d'un système complexe, les novices y gagnant en autonomie alors qu'elles sont généralement exclues.

Les activistes "technicien-ne-s" ont souvent été amené-e-s à contribuer des modifications à des projets de logiciels libres, certains de ceux-ci correspondant particulièrement leurs éthiques & pratiques concernant l'anonymat, la confidentialité, la publication de contenu, l'édition vidéo ou la diffusion radio. Riseup.net par exemple distribue ses améliorations pour les logiciels de serveurs sous licence libre [40]. Les hackers italien-ne-s ont publié Dynebolic [41], et le hacklab Metabolim a produit X-Evian [42], les deux étant des systèmes GNU/Linux orientés activistes et démarrant sur un CD, permettant à chacun-e de transformer en quelques clics son ordinateur en une arme communicationnelle. Et durant 1999, le groupe australien CAT (Community Activist Technology [43]) a publié un logiciel appelé Active [44], qui allait permettre la diffusion rapide d'une révolution dans l'information activiste : Indymedia !

Indymedia : l'information de la base au sommet

Indymedia [45] a été créé comme une réponse d'activistes à la désinformation des médias dominants et aux couvertures outrageusement biaisées des mouvements de protestation radicaux. Ça a été initié à Seattle dans des nuages de lacrymo en novembre 1999 par un groupe de technicien-ne-s radicales/aux qui ont apporté une contribution originale aux actions anti-OMC. Cette initiative s'est rapidement muée en un réseau mondial de contre-information, offrant une alternative aux médias « de masse » via une collection de sites webs décentralisés. C'est l'un des exemples les plus inspirants de développements technologiques activistes mettant en œuvre Internet. Similaire aux logiciels libres dans son approche d'ouverture aux contributions, c'est devenu un média important, impliquant des milliers de personnes à travers le monde.

Indymedia repose sur la publication ouverte. Alors que les médias traditionnels divisent les gens entre les journalistes actif/ves et les consommateurices passive/fs, Indymedia permet à chacun-e de publier et commenter instantanément des informations. En tant que portail de l'activisme de rue, Indymedia tente de

contrer la propagande officielle et le formatage médiatique en offrant des points de vue alternatifs sur l'actualité, et en couvrant des luttes sociales en général ignorées. En choisissant de prendre des décisions par consensus via des listes de diffusion publiques, Indymedia contraste avec l'opacité et les jeux de pouvoir qui ont cours dans la presse officielle. Tout le réseau est basé sur le volontariat, et reste indépendant des institutions, entreprises, et des partis politiques. En étant présent dans de nombreuses villes du monde entier, le réseau est capable de relayer des informations depuis leur source, permettant aux activistes d'éviter les filtres et la censure médiatique. Cette décentralisation s'est révélée particulièrement utile dans des pays qui manquent fortement de structures pour les médias alternatifs, et qui sont passés par des périodes de chaos politique, comme l'Argentine ou l'Équateur, dont les centres Indymedia ont reçu des dons de matériel depuis les USA, collectés par le projet « Solidarté Indymedia ». Bien sûr Indymedia fait tourner des logiciels libres sur ses serveurs. Comme le disaient dans les années 80 les hackers du MIT : « L'information doit être libre ! ».

Les espaces de libre accès à Internet et les hacklabs apportent les portails physiques à Indymedia et autres sites d'information de la même essence, en détournant les gens de leur habituel cnn.com !

Sortir du net : la rue est un terminal d'administration !

Internet n'est plus ce rêve de liberté que les passionnés de technologie ont défendu. Il ne l'a probablement jamais été, puisque ses structures physiques, bien que dispersées à travers les continents, n'ont jamais appartenu à ses utilisatrices. Les gouvernements, qui ont longtemps été effrayés par le potentiel de liberté porté par Internet, prennent maintenant des mesures en imposant des restrictions qui vont à l'encontre des traditions informelles. En 1997, l'un des plus grands fournisseurs d'accès à Internet allemands a commencé à bloquer les requêtes dirigées vers un site web néerlandais qui hébergeait Radikal, un journal de gauche radicale censuré en Allemagne. Des douzaines de sites miroirs ont alors émergé et une campagne de pressions massive a permis de lever le blocage [46]





Comme la plupart des autres pays européens, la France a récemment souffert d'une série de nouvelles lois sur l'Internet, créant un vent de mécontentement dans la population virtuelle. Les geeks scandalisés ont organisé des réunions virtuelles, cherchant à exercer des pressions mais manquant sérieusement d'expérience militante. C'est exactement l'un des cas où les hacklabs, qui se trouvent à la croisée des chemins entre le milieu geek et les cultures activistes, peuvent combler le fossé en partageant leur savoir sur l'organisation de manifestations ! Attendant avec impatience le moment où la colère des geeks s'afficherait dans les rues, le collectif PRINT a initié la première manifestation pour les « libertés sur Internet » en France en mars 2004 [47]. Réunissant quelques « personnes inquiètes de l'Internet », la manifestation a parcouru les rues de Dijon au rythme d'une battucada de geeks, scandant des slogans et jetant finalement des écrans morts couverts de faux sang devant les bâtiments gouvernementaux. Une plus grosse manif a suivi à Paris, où les utilisatrices d'Internet se sont joints aux anarcho-syndicalistes de la CNT pour organiser une fête de rue contre les politiques de répression de l'Internet libre.

Considérant la diversité des tactiques déployées dans les luttes des anti-autoritaires au fil des années et les victoires très réelles auxquelles elles ont pu mener – du maintien de centres sociaux à l'abandon de centres de rétention – les luttes des geeks ne peuvent que gagner à se mettre hors-ligne pour un temps. Il y a certainement des sujets importants à prendre en considération dans les luttes actuelles, parmi lesquels les luttes contre les brevets logiciels et la défense du logiciel libre [48].

Oui, les ordinateurs sont genrés

Cependant, tout n'est pas parfait dans la sphère de l'informatique (alternative), et de loin. Nous vivons encore dans une société patriarcale où le pouvoir et l'influence sont des rôles principalement masculins, où l'on dit dès leur plus jeune âge aux hommes de dominer les femmes, tandis que les normes du genre cherchent à faire accepter aux femmes leur condition. Hier, les femmes étaient traitées comme étant irrationnelles et on leur refusait l'accès aux sciences. Aujourd'hui, les technologies restent un domaine dominé par les hommes. De la même façon qu'il n'y a que peu de batteuses ou de femmes guitaristes, car la pression sociale rend l'accès à ces activités difficile pour les femmes, il y a encore moins de programmeuses. Les femmes sont presque toujours exclues des environnements informatique, et elles y sont rendues invisibles ; elles sont conduites à utiliser les interfaces simplifiées des Macintoshs tandis que les hommes jouent avec des PCs complexes de la même façon que l'on offre des poupées aux filles quand les garçons jouent au pompiers. Et bien sûr, les geeks sont rarement utiles pour encourager l'intégration des femmes, comme le montrent leurs nombreuses blagues sexistes et leurs remarques scandaleusement machistes. Ainsi, il est intéressant de remarquer qu'en anglais, les pages de manuel utilisent souvent « he » [il] pour le développeur et « she » [elle] pour l'utilisatrice.

« Qu'en est-il des geeks anarchistes ? Ils en peuvent pas être sexistes » peut-on être tentés de dire. Malheureusement rien ne garantit cela dès lors qu'abandonner ses privilèges de mâle et ses attitudes dominantes demande beaucoup plus que de porter un t-shirt antisexiste car ces comportements sont profondément ancrés dans nos habitudes sociales et dans nos personnalités. La virilité se manifeste aussi à travers les claviers par les manières de parler, par les façons de mettre en avant ses capacités en refusant d'aider les autres, par la création ou l'alimentation d'atmosphères de compétition, par le gentil mépris des débutants, par le fait de supposer que les savoirs informatique viennent aux hommes plutôt qu'aux femmes sans se poser plus de questions que ça. Elle se manifeste aussi de façon plus subtile en prenant le clavier pour aider et montrer aux femmes plutôt que de leur expliquer en leur laissant faire par elles-mêmes. Casser les codes sexistes existants se reprogrammer soi-même prend certainement beaucoup de temps, mais cela reste nécessaire, comme doit l'être l'acceptation et le soutien par les geeks mâles vis à vis des initiatives de femmes.

Heureusement, certaines filles seroprient leurs outils, certaines geeks hackent leurs ordinateurs, certaines femmes fusionnent féminisme et technologie, certaines femmes codent et diffusent leur créativité, certaines meufs cyber-révoltées se font connaître et encouragent les autres à sortir de l'ombre. Parmi elles, les Genderchangers [49], qui ont émergé du collectif ASCII d'Amsterdam, organisent des ateliers par des femmes et pour des femmes sur le bidouillage du matériel et sur GNU/Linux. En 2002, elles ont monté /etc [50] dans les Balkans, un « meeting populaire de femmes intéressées par les activités techniques » qui a lieu chaque année depuis. À Berlin, le hacklab LOTEK a un jour d'ouverture non-mixte femme chaque semaine. Dans les hackmeetings, les questions de genre reviennent plus régulièrement, des cyberféministes proposent des ateliers sur le sujet. En parallèle à la sixième édition des Rencontres Mondiales du Logiciel Libre en France, un cybercafé basé sur le logiciel libre et géré par des femmes sera

mis en place par greplgrl [52], dont le canal IRC [53] fournit un espace de réunion et de visibilité autogéré pour les filles numérisées.

Faire à de possibles contractions : des questions en suspens

Si la plupart des hacklabs utilisent du low-tech et sauvent les ordinateurs de la poubelle, ce recyclage reste un hack purement contextuel, dépendant de la chaîne de consommation actuelle. Pour briser le lien qui nous lie au capitalisme il faudrait produire notre propre matériel, ce qui, vu ce que cela exige, n'est pas près d'arriver. Cependant, certains projets ont pour but de concevoir du matériel « ouvert », dont les entrailles seraient aussi transparentes que celles du logiciel libre.

Les hacklabs reposent sans doute indirectement sur l'économie actuelle, mais ils reposent de toute façon sur le matériel informatique, dont la production est à coup sûr un désastre écologique vu les matières premières utilisées, l'énergie consommée pour les fabriquer, et les déchets produits. Sans parler des conséquences sociales directes de l'industrie du high-tech en termes d'exploitation humaine, rien que pour récolter certains des matériaux précieux contenus dans les puces informatiques. Passer à une économie non-productiviste changerait indubitablement la donne, mais même, une bonne partie du problème restera là tant que nous utiliseront les modèles de machines actuels, et aucune alternative n'a été pour l'instant trouvée ou même cherchée. Ces questions restent essentielles à toute personne voulant être consciente du coût éthique de la technologie telle qu'elle existe, agir en conséquence, et être capable d'imaginer des modèles rationnels pour une société alternative.

Nouveaux outils, nouvelles luttes, nouvelles identités

Des hackmeetings aux groupes dédiés aux réseaux sans fil, des salles de développement de logiciels libres aux toits squattés, des tentes d'Indymedia aux manifestations de syndicats de technicien-ne-s... les croisements d'individus forment de nouvelles configurations et associations pour « refuser d'être esclavagisé-e-s par le système politique ou le système d'exploitation », comme le proclame un « manifeste anar[cho]geek » [54].

Ça peut paraître futile, mais c'est sans doute vital, lorsque la technologie prend une place croissante au centre de nos vies et développe à ce point les outils du contrôle social de demain ; avec la reconnaissance des visages, les empreintes ADN, et les puces électroniques sous-cutanées ; de conjuguer savoirs technologiques et conscience politique. Dans les années 70, lorsque les universités ont installé les premiers mots de passe, les hackers du MIT les ont crackés en protestation, considérant que cette mesure créait des barrières inacceptables entre eux, alors que leurs idées politiques impliquaient l'ouverture des flux d'information. Aujourd'hui, la problématique ne consiste plus simplement de refuser des mots de passe, et on ne risque pas d'y revenir. Il s'agit plutôt de rendre possible avec l'informatique quelque chose d'autre que ce qu'on nous propose, et pourquoi pas d'impliquer tou-te-s les technicien-ne-s à s'élever contre le le contrôle informatisé ?

May 2005, darkveggy <darkveggy@anargeek.net>

Ce texte est sous licence Creative Commons

<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>.

Partage & fais passer !

NOTES :

- [1] Sur les hackers, ce qu'elles sont et ne sont pas, <http://en.wikipedia.org/wiki/Hacker> [en anglais ; en français voir [http://fr.wikipedia.org/wiki/Hacker_\(universit%C3%A9\)](http://fr.wikipedia.org/wiki/Hacker_(universit%C3%A9))]
- [2] Wikipedia définit un système d'exploitation comme le logiciel responsable du contrôle direct et de la gestion du matériel et des opération de base du système. De plus, il fournit des bases sur lesquels exécuter des applications comme un traitement de texte ou un navigateur web. Plus d'info sur http://fr.wikipedia.org/wiki/Syst%C3%A8me_d%27exploitation.
- [3] Page web personnelle de Richard Stallman : <http://www.stallman.org/> [en anglais]
- [4] Le projet GNU : <http://www.gnu.org/>
- [5] La Free Software Foundation: <http://fsf.org/>
- [6] Sur le copyleft, voir : <http://www.gnu.org/copyleft/copyleft.fr.html>
- [7] un noyau est le coeur d'un système d'exploitation, qui joue le rôle d'interface entre le logiciel et le matériel. Voir http://fr.wikipedia.org/wiki/Noyau_de_syst%C3%A8me_d%27exploitation.
- [8] Linux et le projet GNU : <http://www.gnu.org/gnu/linux-and-gnu.fr.html>
- [9] Les statistiques d'utilisation viennent des rapports sur les serveurs web produits par Netcraft's. Voir http://news.netcraft.com/archives/web_server_survey.html [en anglais]
- [10] <http://opensource.org/>
- [11] Pourquoi les logiciels libres sont mieux que les logiciels « open-source » : <http://www.gnu.org/philosophy/free-software-for-freedom.fr.html>
- [12] Face à l'accusation d'être communistes, les geeks du logiciel libre se sont souvent emparé de ces symboles avec humour : <http://www.mozilla.org/party/2000/mozilla2.gif>
- [13] Les mouvements anti-autoritaires se sont inspirés d'un certain nombre de sources, allant des utopies socialistes du XIXe siècle et des mouvements révolutionnaires des années 60 et 70 aux luttes féministes, de libération des noir-e-s & queer, parmi d'autres. Pour un historique plus détaillé, des perspectives historiques et des tendances, voir l'Anarchist FAQ sur <http://anarchistfaq.org/>.
- [14] L'Action Mondiale des Peuples (AMP) est une réseau international d'activistes anti-autoritaires, anticapitalistes et libertaires. Plus d'info sur <http://agp.org/> et <http://pgaconference.org/>.
- [15] Depuis plus de 10 ans, les sommets officiels du G8, du FMI, de la banque mondiale ou de OMC ont été secoués voire partiellement annulés par des manifestations anticapitalistes et anti-autoritaires internationales, qui ont particulièrement augmenté depuis 1999. Pour une liste partielle et de l'info de fond, voir <http://www.infoshop.org/octo/> [en anglais. En Français voir <https://infokiosques.net/contre-sommets>]
- [16] Pour une vue d'ensemble des pratiques de démocratie directe et des méthodes de facilitation utilisées dans les réseaux activistes, voir <http://www.basisdemocratie.tk/> [en anglais. En français voir <https://infokiosques.net/spip.php?article87>].
- [17] Un point de départ parmi d'autres dans le monde le la culture DIY, qui est bien présente sur le net : <http://fr.wikipedia.org/wiki/DIY>.
- [18] More d'infos et de théorie sur le squat est disponible sur <http://squat.net/>. [Et en français sur <https://infokiosques.net/squat>]
- [19] Debian GNU/Linux : <http://debian.org/>
- [20] `apt-get install anarchism`! Voir <http://packages.debian.org/fr/etch/anarchism> et <http://www.anarchistfaq.org/> [en anglais]
- [21] "Is Debian an anarchist organisation?". Fil de discussion [en anglais] sur <http://lists.debian.org/debian-devel/2002/10/msg02466.html>
- [22] Egocity était un centre social voué à l'organiosation d'évènements publics teels que concets, fêtes de soutien à des causes politiques débats, conférences et ateliers. Il a éré explusé et détruit par les flics anti-émeute en janvier 2004. Quelques traces des aventures qu'il a parmis restent sur <http://egocity.net/>.
- [23] Cyber*Forat : <http://cyberforat.squat.net/>
- [24] Le réseau Plug'nPolitix a un site (<http://squat.net/pnp/>) et un wiki (<http://wiki.boum.org/Connect>) [en aanglais]. Les francophones peuvent visiter <http://squat.net/connect-fr/>.
- [25] ASCII: <http://a.scii.nl/>
- [26] PUSCII: <http://squat.net/puscii/>

- [27] LOTEC: <http://lotec.squat.net/>
- [28] PRINT: <http://print.squat.net/> & <http://print.squat.net/en/>
- [29] Monte Paradiso: <http://monteparadiso.hr/>
- [30] Cyberpipe: <http://kiberpipa.org/>
- [31] Blouk Blouk: <http://bloukblouk.squat.net/>
- [32] Le clustering permet de lier des machines, et de mutualiser leur puissance de calcul. En la partageant et en la distribuant sur les réseau cela permet d'envisager des modes alternatifs de distribution, qui préserveraient les ressources inutilisées et réduiraient les besoins matériels.
- [33] Un « Live-CD » est un système d'exploitation complet qui peut démarrer depuis un CD, permettant aux gens de tester et d'utiliser GNU/Linux sans toucher à leur installation existante. Parmi les plus courants on trouve Knoppix (<http://knoppix.org/>) et Ubuntu (<http://www.ubuntulinux.org/>). [Il existe depuis peu une version « live » de Debian (<http://debian-live.alioth.debian.org/>)]
- [34] Les Groupes d'Utilisateurs de Linux (GUL) réunissent dans de nombreuses villes de part le monde des passionnés de GNU/Linux qui se rencontrent, bavardent et s'aident mutuellement. Certains d'entre eux sont listés sur <http://lugwww.counter.li.org/>.
- [35] Voir <http://www.ecn.org/hackit98/> pour des infos sur le hackmeeting de Firenze en 98, et <http://hackmeeting.org/> pour des infos sur les hackmeetings italiens [tout en anglais].
- [36] Le centre social « Les Naus » a été expulsé en décembre 2003 après 9 ans d'activités publiques. Plus d'infos sur le hackmeeting sur <http://www.sindominio.net/~hm/hmbcn00/>. Voir <http://sindominio.net/hackmeeting/> pour des informations sur les hackmeetings espagnols.
- [37] Visitez le portail des hacklabs sur <http://hacklabs.org/>
- [38] Sur le hackmeeting d'Iruña en 2003 : <http://www.sindominio.net/~hm/iruna03/>
- [39] Plus d'infos sur le THK à <http://trans.hackmeeting.org/> [NDT-2009 : plus disponible]. Le tract d'introduction donne une idée des principes d'autogestion pratiqués, voir : <http://twiki.fazan.org/bin/view/Transhackmeeting/ThkHowTo>
- [40] Voir <http://dev.riseup.net/>.
- [41] Dynebolic: <http://dynebolic.org/>
- [42] X-Evian, « un périphérique d'hacktivistes pour la désobéissance », « une boîte à outils pour l'autonomie numérique », et « une interface avec le cyberspace configurée pour l'activisme social »: <http://www.sindominio.net/metabolik/x-evian/>
- [43] Community Activist Technology - « Accès à basse technologie pour et par les vrais gens. Des piétons, des transports publics et des pousse-pousse sur les autoroutes de l'information » : <http://cat.org.au/>
- [44] Active, « Trucs pour le changement social »: <http://www.active.org.au/> [NDT-2009 : plus disponible]
- [45] Visitez le portail global d'Indymedia sur <http://indymedia.org/>. Sur la structure et le mode d'organisation d'Indymedia, explorez : <http://docs.indymedia.org/>.
- [46] Pour des infos sur Radical et des copies numériques, visitez : <http://www.xs4all.nl/~tank/radikal/>.
- [47] Des photos et des retours sur l'action sont disponibles sur : <http://print.squat.net/move.html>
- [48] Les brevets logiciels donnent aux entreprises privées la propriété et les droits exclusifs/fs sur des concepts, des connaissances et des idées. Cela pourrait rendre des logiciels libres illégaux et empêcher la création indépendante. Pour plus d'infos, voir : <http://swpat.ffii.org/>.
- [49] Les Genderchangers: <http://genderchangers.org/>
- [50] Eclectic Tech Carnival: <http://etc.genderchangers.org/>
- [51] La sixième édition des Rencontres Mondiales du Logiciel Libre aura lieu à Dijon en juin 2005 (<http://rencontresmondiales.org/>). Avec un « off » proposant des activités nocturnes complémentaires organisées par le réseau français de plug'n'politix dans un squat local, l'Espace autogéré des Tanneries, dont le programme est disponible là : <http://squat.net/connect-fr/nocturnes/>.
- [52] Voir <http://gpgrrl.org/>.
- [53] IRC signifie Internet Relay Chat (Relai Internet de Discussion). C'est un protocole d'Internet permettant à ses utilisatrices de parler simultanément dans des salons de discussion. Il est largement utilisé par beaucoup de hacklabs et de groupes Indymedia pour s'organiser. Voir <http://irchelp.org/> et <http://irc.indymedia.org/>.
- [54] « Manifeste d'un anargeek » : <http://anargeek.net/> [40] Voir <http://dev.riseup.net/>.

Définition du logiciel libre

Projet GNU

[<http://www.gnu.org/philosophy/free-sw.fr.html>]

Nous [la Free Software Foundation] maintenons cette définition du logiciel libre pour décrire clairement les conditions à remplir pour qu'un logiciel soit considéré comme libre.

L'expression « Logiciel libre » fait référence à la liberté et non pas au prix. Pour comprendre le concept, vous devez penser à la « liberté d'expression », pas à « l'entrée libre ».

L'expression « Logiciel libre » fait référence à la liberté pour les utilisateurs d'exécuter, de copier, de distribuer, d'étudier, de modifier et d'améliorer le logiciel. Plus précisément, elle fait référence à quatre types de liberté pour l'utilisateur du logiciel :

- La liberté d'exécuter le programme, pour tous les usages (liberté 0).
- La liberté d'étudier le fonctionnement du programme, et de l'adapter à vos besoins (liberté 1). Pour ceci l'accès au code source est une condition requise.
- La liberté de redistribuer des copies, donc d'aider votre voisin, (liberté 2).
- La liberté d'améliorer le programme et de publier vos améliorations, pour en faire profiter toute la communauté (liberté 3). Pour ceci l'accès au code source est une condition requise.

Un programme est un logiciel libre si les utilisateurs ont toutes ces libertés. Ainsi, vous êtes libre de redistribuer des copies, avec ou sans modification, gratuitement ou non, à tout le monde, partout. Être libre de faire ceci signifie (entre autre) que vous n'avez pas à demander ou à payer pour en avoir la permission.

Vous devez aussi avoir la liberté de faire des modifications et de les utiliser à titre privé dans votre travail ou vos loisirs, sans en mentionner l'existence. Si vous publiez vos modifications, vous n'êtes pas obligé de prévenir quelqu'un de particulier ou de le faire d'une manière particulière.

La liberté d'utiliser un programme est la liberté pour tout type de personne ou d'organisation de l'utiliser pour tout type de système informatique, pour tout type de tâche et sans être obligé de communiquer à ce sujet avec le développeur ou tout autre entité spécifique. Dans cette liberté, il est question de l'utilisateur, pas du développeur ; en tant qu'utilisateur, vous

Le gnou de GNU et Tux, le pingouin de Linux



êtes libre d'exécuter un programme comme bon vous semble et si vous le redistribuer à quelqu'un d'autre, cette personne est libre de l'exécuter comme bon lui semble, mais vous n'êtes pas autorisé à lui imposer vos conditions.

La liberté de redistribuer des copies doit inclure les formes binaires ou exécutables du programme (tout comme le code source) à la fois pour les versions modifiées ou non modifiées du programme. (Diffuser des programmes sous une forme exécutable est nécessaire pour une installation commode des systèmes d'exploitation libres). Il y a une exception s'il n'y a pas moyen de produire une version binaire ou exécutable (puisque certains langages ne supportent pas cette caractéristique), mais le public doit avoir la liberté de distribuer de telles formes s'ils ont un moyen d'en produire.

Pour avoir la liberté d'effectuer des modifications et de publier des versions améliorées, vous devez avoir l'accès au code source du programme. Par conséquent, l'accessibilité du code source est une condition requise pour un logiciel libre. [...]

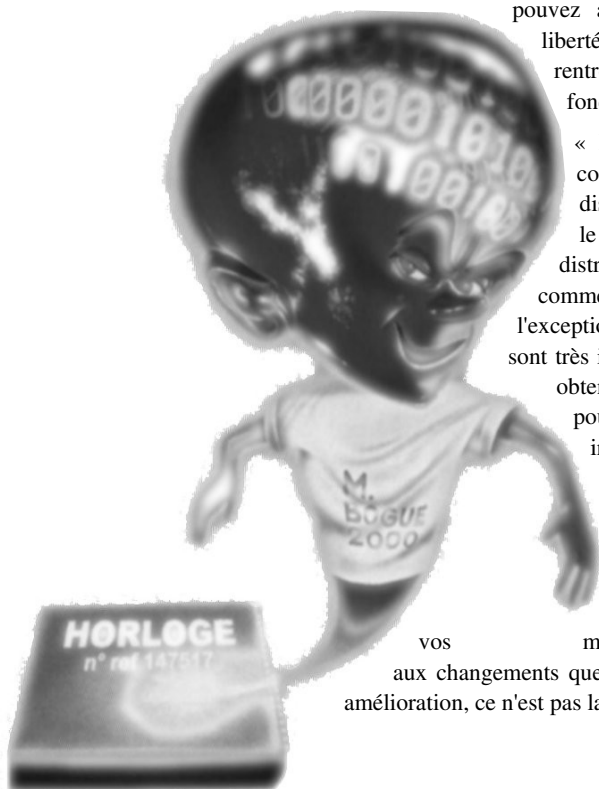
Pour que ces libertés soient réelles, elles doivent être irrévocables tant que vous n'avez rien fait de mal; si le développeur du logiciel a le droit de révoquer la licence sans que vous n'ayez fait quoi que ce soit pour le justifier, le logiciel n'est pas libre.

Cependant, certains types de règles sur la manière de distribuer le logiciel libre sont acceptables tant que ces règles ne rentrent pas en conflit avec les libertés fondamentales. Par exemple, le copyleft (pour résumer très simplement) est une règle qui établit que lorsque vous redistribuez les programmes, vous ne

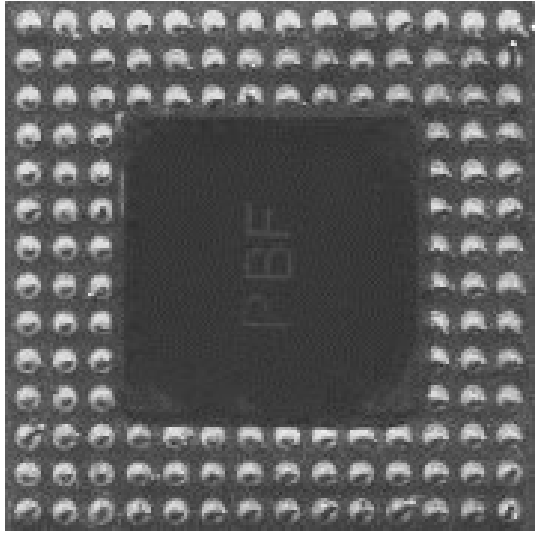
pouvez ajouter de restrictions pour retirer les libertés fondamentales au public. Cette règle ne rentre pas en conflit avec les libertés fondamentales ; en fait, elle les protège.

« Logiciel libre » ne signifie pas « non commercial ». Un logiciel libre doit être disponible pour un usage commercial, pour le développement commercial et la distribution commerciale. Le développement commercial de logiciel libre n'est plus l'exception ; de tels logiciels libres commerciaux sont très importants. Vous pouvez avoir payé pour obtenir une copie d'un logiciel libre ou vous pouvez l'avoir obtenu gratuitement. Mais indifféremment de la manière dont vous vous l'êtes procuré, vous avez toujours la liberté de copier et de modifier un logiciel et même d'en vendre des copies.

Qu'un changement constitue une amélioration ou pas est subjectif. Si vos modifications sont limitées, en substance, aux changements que quelqu'un d'autre considère comme une amélioration, ce n'est pas la liberté.

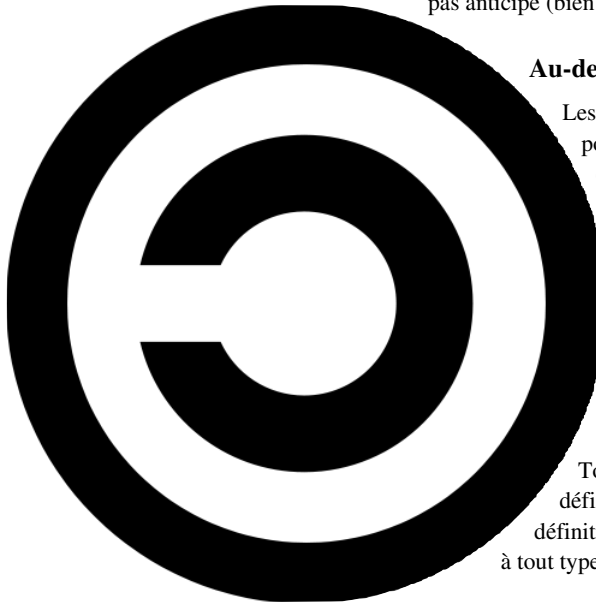


Les règles sur la manière d'emballer une version modifiée sont acceptables si elles n'entravent pas votre liberté de la publier, ou votre liberté de faire et d'utiliser pour votre usage personnel des versions modifiées. Les règles disant « si vous publiez le programme par ce moyen, vous devez le faire par ce moyen aussi » sont acceptables aux mêmes conditions (notez que de telles règles doivent vous laisser le choix de publier ou non le programme). Les règles qui nécessitent que le code source soit publié pour les utilisateurs pour les versions que vous rendez publiques sont aussi acceptables. Il est également acceptable que la licence l'exige, si vous avez distribué une version modifiée et qu'un développeur précédent vous en demande une copie, vous devez lui envoyer, ou que vous indiquiez vos modifications.



Dans le projet GNU, nous utilisons le « copyleft » pour protéger ces libertés. Mais des logiciels libres non-copyleftés existent aussi. Nous croyons qu'il y a de bonnes raisons qui font qu'il est mieux d'utiliser le copyleft, mais si votre programme est libre non-copylefté, nous pouvons tout de même l'utiliser. [...]

La plupart des licences de logiciels sont basées sur le droit d'auteur, or les types d'exigences que le droit d'auteur peut imposer ont des limites. Si une licence basée sur le droit d'auteur respecte la liberté de la manière décrite plus haut, il est improbable que nous ayons une autre sorte de problème que nous n'ayons pas anticipé (bien que cela arrive parfois). [...]



Au-delà du logiciel

Les manuels de logiciels doivent être libres, pour les mêmes raisons que les logiciels doivent être libres, et parce que les manuels font en effet partie des logiciels.

Les mêmes arguments peuvent aussi s'appliquer à d'autres types de travaux à usage pratique — c'est-à-dire, des travaux qui intègrent de la connaissance utile, tels que les ouvrages éducatifs et les ouvrages de référence. Wikipedia est le meilleur exemple connu.

Tout type d'œuvre peut être libre, et la définition du logiciel libre a été étendue à la définition des œuvres culturelles libres applicable à tout type d'œuvre.



Quelques logiciels propriétaires et leurs alternatives libres

[http://fra.anarchopedia.org/Informatique_libre#Quelques_logiciels_propri%C3%A9taires_et_leur_alternative_libre]

La liste ne se veut pas exhaustive. Elle est surtout faite pour montrer qu'il existe une alternative libre aux logiciels propriétaires les plus connus. Alternatives libres aux logiciels propriétaires.

But du logiciel	Logiciel propriétaire	Logiciel libre
Système d'exploitation	Windows (toutes versions)	GNU/Linux. Distributions : Ubuntu, Debian, Fedora, Gentoo, ...
Suite bureautique	Word + Excel + Powerpoint	OpenOffice.org, Koffice, Traitement de texte AbiWord
Base de données	Access	Mysql, OpenOffice.org
Navigateur Internet	Internet Explorer	Mozilla Firefox, Konqueror(+accès FTP)
Courrier électronique	Outlook (express ou non)	Mozilla Thunderbird, Kmail
Messagerie instantanée	MSN	Kopete, Pidgin
Traitement d'images	Adobe Photoshop	Gimp (GNU Image Manipulation Programme)
Gravure de CD / DVD	Nero	K3b
Gestionnaire de musique	Windows Media Player, Itunes	Rhythmbox, Amarok
Lecteur multimédia	Winamp, Windows media player	Kaffeine, Totem, VLC, Mplayer...
Logiciel de traduction	Systran	Apertium
PAO	QuarkXPress, InDesign	Scribus, LyX

Passer à GNU/Linux

[<http://www.passeralinux.fr>]

Qu'est-ce que GNU/Linux?

Le mot Linux vous évoque peut-être des programmeurs barbus tapant du code obscur sur un écran noir. Bonne nouvelle ! Les choses ont changé.

Le principe

Linux est un *système d'exploitation*, un logiciel important qui contrôle un ordinateur. Il est semblable à Microsoft Windows, mais il est entièrement libre. Son vrai nom est *GNU/Linux*, mais "Linux" est utilisé plus souvent.

Linux n'est pas le produit d'une seule société, mais de nombreuses sociétés et groupes de personnes qui y contribuent. En fait, *le système GNU/Linux* est un composant fondamental, dérivé en de multiples produits différents, nommés distributions.

Ces distributions changent entièrement l'aspect et la fonction de Linux. Elles s'étendent du système complet [...] à des systèmes légers [...] qui s'installent sur une clé mémoire USB ou sur des ordinateurs anciens.

Une distribution performante et conviviale pour passer à Linux est Ubuntu. [Une distribution conviviale mais surtout politiquement intéressante est Debian, universelle et développée entièrement par une communauté d'utilisateurs très attachée au principe de liberté et de développement ouvert.]

Utiliser GNU/Linux

GNU/Linux n'est pas plus difficile à utiliser que Windows, et a beaucoup plus de possibilités. Il ne faut qu'une dizaine de minutes pour se familiariser à une distribution comme Ubuntu ou [Debian], qui comportent beaucoup de programmes pré-installés.

Si vous avez besoin de logiciels de qualité professionnelle pour travailler sur l'édition de texte, tableur, internet, réseau ou dessin et graphiques, tout y est. Vous en voulez plus ? Linux est à la hauteur. Il y existe des centaines d'applications que vous pouvez installer et désinstaller de manière facile, sûre et ordonnée. [...]





Un bureau sous Debian GNU/Linux (avec GNOME)

De Windows à Linux

Voici ce que vous trouverez de mieux, d'identique ou de moins bien lors du passage Windows à Linux.

Ce qui est mieux sous Linux

C'est libre.

Contrairement à Windows, GNU/Linux est un logiciel libre. Vous pouvez l'installer sur tous les ordinateurs que vous souhaitez et en faire des copies pour vos amis. Vous pouvez également l'étudier, le modifier à votre guise, ou bien construire et [diffuser] votre propre distribution.

Les programmes.

Il y a un très grand nombre d'applications libres, disponibles gratuitement, sous Linux. Pas besoin de logiciel à 200 euros avec licences restrictives pour éditer des documents de travail, graver des CDs de musique, retoucher des photos, construire un site web, ou organiser sa musique.

L'installateur interne rend la recherche, l'installation et la désinstallation de programmes extrêmement facile.

De même, c'est sûr : vous pouvez oublier les logiciels limités en version "démon", ou les freeware malintentionnés qui polluent l'Internet.

Pas de bagarre.

Garder votre ordinateur en forme ne doit pas être un souci. Après un an, GNU/Linux tourne aussi vite que le premier jour. Et il pourrait bien ramener votre vieux PC à la vie.

De même, Linux vous laisse choisir ce que vous voulez, et surtout, ce que vous ne voulez pas. Si vous avez eu du mal à vous débarrasser de MSN Messenger, de Windows Update, ou de Trombinette le trombone, vous allez trouver cela rafraîchissant.

La sécurité.

Vous pouvez oublier les logiciels anti-virus, anti-tout et anti-n'importe quoi, coûteux et restrictifs. Linux est extrêmement sûr.

Il est souvent difficile pour les utilisateurs Windows de croire qu'il n'y a ni spyware ni virus sous Linux — et pourtant [presque] c'est vrai. Dans un système bien construit, un programme malicieux ne peut pas faire grand-chose.

Des mises à jour régulières garderont tout utilisateur en sécurité.

Le support technique.

Linux bénéficie d'une communauté large et variée, dont l'atmosphère pourra vous surprendre. Si vous vous essayez à quelque chose de compliqué sans succès, il y a beaucoup de gens prêts à vous aider. [...]

Les entreprises derrière [certaines] distributions GNU/Linux, telles que Canonical [pour Ubuntu], fournissent également une expertise technique commerciale.

Ce qui est quasiment identique sous Linux

Fondamentalement, les utilisateurs quotidiens trouveront GNU/Linux fort similaire à Windows ou Mac OSX.

Configuration générale

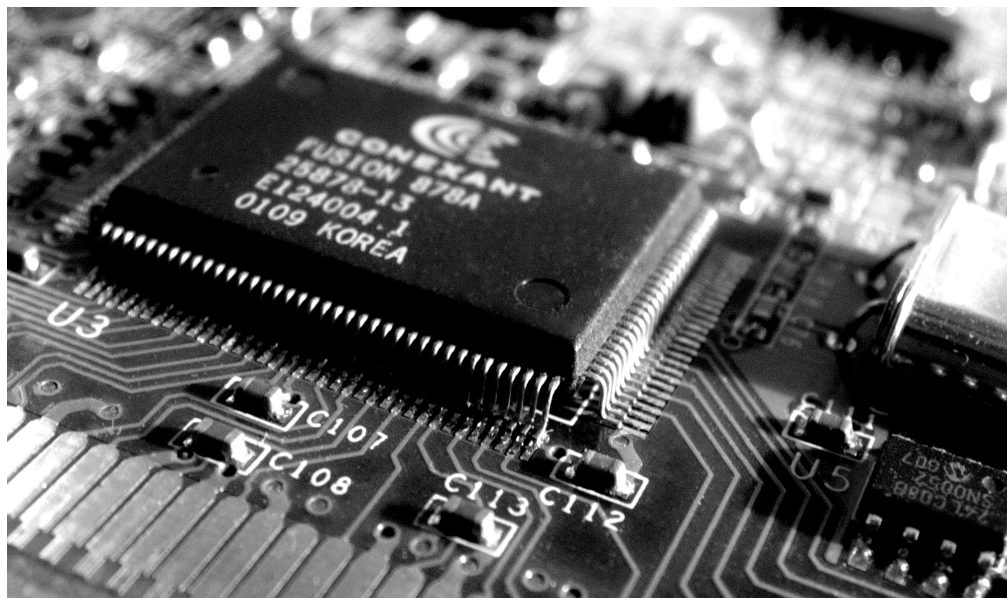
Si vous croyez encore que Linux ne se contrôle que de la ligne de commande, il faut réviser vos sources !

Tout comme Windows, Linux démarre lorsque vous allumez votre ordinateur, et puis on utilise différents programmes pour différents usages. La barre des tâches et l'agencement de l'interface paraîtront familiers aux utilisateurs Windows et Mac OS.

Navigation Web et tâches habituelles :

Internet reste le même sous Linux (en fait, vous pouvez surfer le web avec le même programme si vous utilisez déjà Firefox). Et bien sûr, vous pouvez de la même façon parcourir toute votre collection de musique ou de photos. La navigation dans vos fichiers et dossiers se fait de même façon qu'avec Windows Explorer.





Ce qui n'est pas si bien sous Linux

*« Ne dites jamais la vérité à ceux qui n'en sont pas dignes. » — Mark Twain;
ou bien :*

« Dis la vérité et fuis. » — Proverbe Yougoslave.

Support des pilotes.

Les fabricants ne publient pas (encore) toujours de pilotes pour Linux, ou de spécifications complètes pour leur matériel informatique.

Ainsi, les pilotes des cartes graphiques haut de gamme les plus récentes ne sont pas toujours disponibles – certains doivent être dérivés de pilotes pour Windows par des volontaires. Certains pilotes sont également disponible gratuitement, mais sous des licences restrictives.

Malheureusement, le même problème apparaît avec de nombreuses cartes WiFi bas de gamme.

La majorité des ordinateurs communs fonctionnera toutefois sans problème avec les principales distributions de Linux. Le matériel général, comme les clés USB ou les appareils photo, ne pose jamais de problème.

DVDs, formats restreints.

Beaucoup de formats multimédia communs sont propriétaire et n'ont pas de spécifications publiques. Ceci veut dire que les développeurs Linux doivent trouver seuls comment les lire, sans l'aide des concepteurs des formats.

Ceci pourrait vous conduire à contourner les restrictions dans certains DVDs et les DRM dans certains fichiers de musique, même si vous les avez achetés légalement, pour pouvoir les lire sous Linux.

Malheureusement, en fonction des lois de votre pays, un tel contournement pourrait bien être illégal, et ce même si votre achat est tout à fait légal.

Jouer.

Les gamers passionnés risquent de trouver le monde du jeu sous Linux moins professionnel et moins performant que Windows. Les grandes entreprises du jeu informatique ne s'intéressent que lentement au monde du logiciel libre. Ainsi, de nombreux jeux célèbres ne fonctionnent pas sous Linux, ou alors seulement avec des émulateurs restrictifs.

Il existe toutefois une communauté de développement de jeux libres très active, et un certain nombre de jeux 2D et 3D libres de très haute qualité existe déjà. Vous pouvez faire un tour sur le forum de jeux d'Ubuntu-fr pour plus d'information.

Lisez-en plus dans nos Questions Fréquentes à propos de Linux: Puis-je jouer aux jeux 3D les plus populaires sous GNU/Linux?

Mise en veille.

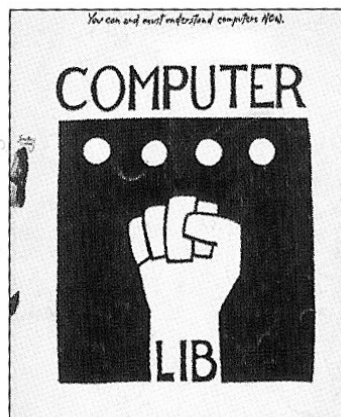
À cause des questions de pilotes évoquées plus haut, la mise en veille des ordinateurs portables n'est pas toujours entièrement fiable. Le symptôme le plus fréquent est la perte de connexion WiFi après mise en veille, sur les portables dont les pilotes matériels ne sont pas libres.

Conclusion

GNU/Linux vous plaira-t-il ? En fait, tout dépend de ce que vous en attendez.

- Si vous voulez de Linux qu'il soit exactement identique à Windows, vous serez probablement déçu. GNU/Linux est développé par des personnes qui souhaitent en faire quelque chose de différent. Entre membres de la communauté du libre, les points de vue divergent déjà souvent. C'est précisément cette différence et cette diversité qui contribuent à rendre Linux si particulier et intéressant.
- Votre liberté compte. Des milliers de membres de communautés et d'entreprises travaillent à construire du logiciel qui la préserve. Utiliser GNU/Linux est la meilleure façon d'en profiter.
- C'est très agréable ! Ne pas devoir se soucier de logiciel espions, de virus, d'enregistrement en ligne de programmes, de démos qui expirent, ou de trouver des logiciels vraiment libres et gratuits, tout cela rend l'utilisation d'un ordinateur bien plus sympathique et presque ludique.
- [Et puis tant qu'anticapitaliste, il serait vraiment incohérent d'utiliser des logiciels propriétaires alors que l'informatique est un domaine où il existe des alternatives fonctionnelles !]

Nous espérons que vous ferez la migration très bientôt. Toute une communauté vous attend, et personne ne vous demandera de vous connecter, de payer et de vous enregistrer.



Essayer ou installer

Essayer: le live CD

Ne prenez pas de risque

Utiliser un live CD signifie que Linux fonctionnera sur votre ordinateur sans rien installer. C'est une façon sûre de vous rendre compte par vous-même de ce qu'est Linux.

En fonctionnant avec un live CD, votre ordinateur utilise seulement le CD-ROM pour travailler (sans accéder au disque dur à l'intérieur). Vous pouvez lancer tous les programmes pré-installés, éditer des documents et surfer sur le web.

Comme le live CD est un « mode d'essai », c'est un peu lent (vous aurez besoin de cinq minutes pour démarrer, et les programmes se lancent lentement). Si vous décidez de l'installer, le système sera beaucoup plus rapide.

Ce dont vous avez besoin

Pour utiliser un live CD, vous aurez besoin d'un peu de curiosité et d'un quart d'heure de temps libre, mais pas d'une connaissance avancée de l'informatique. Si vous vous sentez à l'aise en utilisant simplement Windows de temps à autre, alors c'est à votre portée.

Installation en double-démarrage

Choisissez au démarrage

Il est possible d'utiliser GNU/Linux en parallèle avec Windows. Vous choisissez alors au démarrage le système que vous voulez démarrer.

CD - Compact Disc

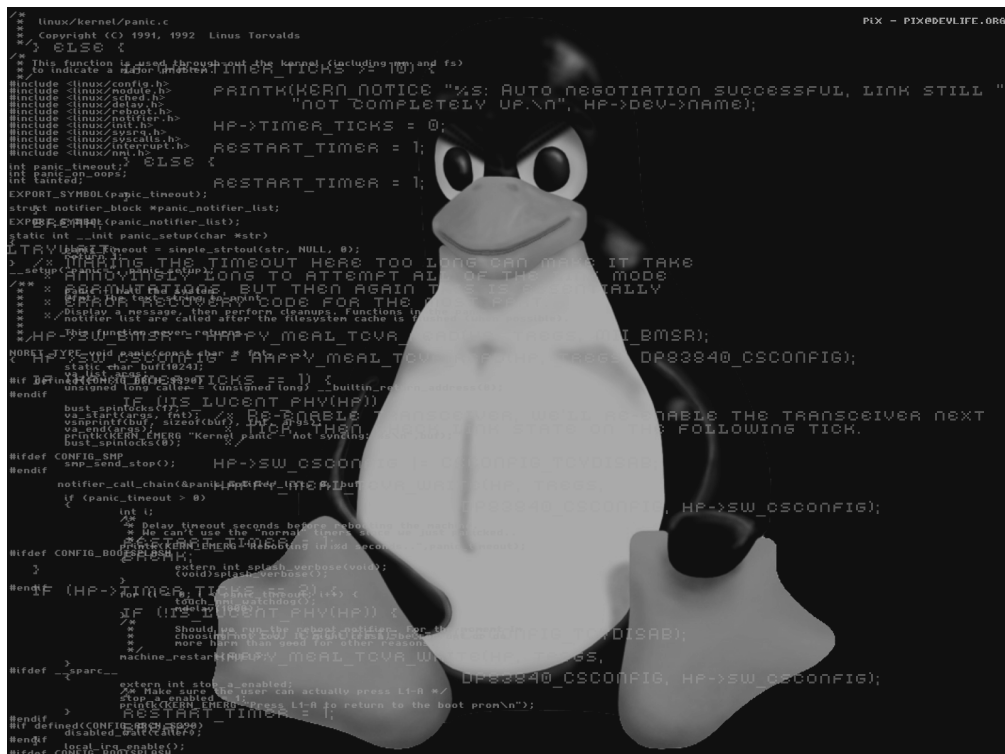
```

:+" ~<<:~"+:
+Xi<<<<< `<<!?!<<<HMc%L
:~HMMM:<<<!<~ <<<!X<<<!M88MMH?x
!HMRMMRM:<<<!< <<<!<<<MR88MRMRMH?
?NMMMMMMMMM<<<?< <<<!<<X88RMMMMMMMM?
!88888MMMMMRMk<<!! <<H!<<M88MRMRMRMRM!
<M8888888MMMMM:<<!! <<H<<488RMMMMMMMMMMMMM>:
xHMRMR8888888MMMMM<<!!< <!!<<988RMRMRMRMRMRM!<<%
:XMMMMMMM8888888MMMMMH<<~ ~~~<X8RMMMMMMMMMM!<~ k
<<<!MRMRMRMR8888MMP.n~ #R.#MRMRMRM?<~~ .nMh.
!MH:<<<!*MMMM8MPu! n" "+ "h!MM!~ :@MMMMM/
~HMRMRMH:<<~*RM M @ * " .nMMMMMRMRMk
MMMMMMMMMMMMMx< " .u. 4!MMMMMMMMMMMMM9
!MRMRMRMRMRMRMx M @P #8 4 MRMRMRMRMRMRMR<
!MMMMMMMMMMMMM! '8 8! ' MMMMMMMMMMMMMM!
kMRMRMRMRMRMRMR4 H #8. @8 H MMRMRMRMRMRMRM!
MMMMMMMMMMMMM4M " .~i<!?MMMMMMMMM49
'9MRMRMRMRMMP! : % H @ 8NRMHx<<<!!MMMR!
>MMMMMM" <<HMc!i *u .* x*x8888888MMhi<<<<<~
!RM#~ :<:MRMRMH.*n: ;.*HRMRMR888888MRMM!
! <<<:tMMMMMMMMMRM<::: <<:xMMMMMR88888888M!
~ <<<HMRMRMRMRMRMRM8RM<<<<< `!<:MRMRMRMRMRMR888888#
:MMMMMMMMMMMM988MM<X!<-~<<<MMMMMMMMMR888#
~MRMRMRMRMRMR88MM<<<?<< <<<<!RMRMRMRMRMRM!
xMMMMMM988MM3<<<?<<: <!<<<?MMMMMMMMMX
!?MMMM888MMR<<<<?<<: <:<<<MRMRMRMMP!
"X*988RMM!<<<?<<~ <!<<<MMMMM?"
!X*MM<<<H!<<? <?<<<<!)
"+:uX!<<< .:~+" Bob Allison
```

Utiliser un double démarrage peut être utile si vous avez besoin de temps pour abandonner le logiciel restrictif. Ce n'est pas difficile à faire [il suffit d'avoir une partition libre sur son disque dur], bien qu'effacer Windows entièrement soit encore plus simple.

Ce dont vous avez besoin

L'installation de Linux sur votre ordinateur prend moins de 30 minutes. Ce n'est pas une étape évidente pour les grands débutants, mais si vous utilisez des ordinateurs quotidiennement c'est très probablement dans vos cordes. Si vous avez déjà réinstallé Windows sur votre ordinateur, soyez assuré qu'installer Linux n'est pas plus difficile.



Le CD qu'il vous faut

Debian GNU/Linux

Live CD : <http://live.debian.net/cdimage/lenny-builds/current/i386/iso-cd/debian-Lenny-Live-rc1-i386-gnome-desktop.iso>

CD d'installation : <http://www.debian.org/CD/http-ftp/#stable>

Ubuntu

Live CD permettant l'installation : <http://ubuntu-fr.org/telechargement?methode=#cd>

Du libre pré-installé

Tous les ordinateurs ne sont pas obligatoirement livrés avec Windows. Si vous ne voulez pas faire l'installation vous-même ou avez besoin de nouveau matériel, vous pouvez acheter un ordinateur portable ou de bureau pré-installé avec GNU/Linux.

```
hacker@localhost[03:31:40]:~$ sudo aptitude install anarchy
Lecture des listes de paquets... Fait
Construction de l'arbre des dépendances
Lecture des informations d'état... Fait
Lecture de l'information d'état étendu
Initialisation de l'état des paquets... Fait
Lecture des descriptions de tâches... Fait
Les NOUVEAUX paquets suivants vont être installés :
  anarchy self-organisation autonomy
0 paquets mis à jour, 3 nouvellement installés, 0 à enlever et 0 non mis à jour.
Il est nécessaire de télécharger 820ko d'archives. Après dépaquetage, 1688ko seront utilisés.
```

```
Voulez-vous continuer ? [Y/n/?] y
Ecriture de l'information d'état étendu... Fait
Prendre : 1 http://ftp.fr.debian.org testing/main anarchy 1:1.99.1-3.1 [72,6kB]
Prendre : 2 http://ftp.fr.debian.org testing/main self-organisation 3.6-15 [700kB]
Prendre : 3 http://ftp.fr.debian.org testing/main autonomy 1:1.99.1-3.1 [47,3kB]
      820ko téléchargés en 16s (51,2ko/s)
Sélection du paquet anarchy précédemment désélectionné.
(Lecture de la base de données... 262146 fichiers et répertoires déjà installés.)
Dépaquetage de anarchy (à partir de .../anarchy_1:3a1.99.1-3.1_all.deb) ...
Sélection du paquet self-organisation précédemment désélectionné.
Dépaquetage de self-organisation (à partir de .../self-organisation_3.6-15_1386.deb) ...
Sélection du paquet autonomy précédemment désélectionné.
Dépaquetage de autonomy (à partir de .../autonomy_1:3a1.99.1-3.1_1386.deb) ...
Traitement des actions différées (« triggers ») pour « menu »...
Traitement des actions différées (« triggers ») pour « man-db »...
Paramétrage de self-organisation (3.6-15) ...
Paramétrage de anarchy (1:1.99.1-3.1) ...
Paramétrage de autonomy (1:1.99.1-3.1) ...
Traitement des actions différées (« triggers ») pour « menu »...
Lecture des listes de paquets... Fait
Construction de l'arbre des dépendances
Lecture des informations d'état... Fait
Lecture de l'information d'état étendu
Initialisation de l'état des paquets... Fait
Ecriture de l'information d'état étendu... Fait
Lecture des descriptions de tâches... Fait
```

```
hacker@localhost[03:32:43]:~$ hexedit /usr/bin/anarchy
0001650 6966 656e 4e09 53f5 5445 0942 7830 4131
0001660 8989 2a2f 4220 7373 7320 7465 6526 656c
0001670 6564 746e 7320 6d7b 6f62 206c 2f2a 0a0a
0001680 2a2f 5420 6968 2073 7369 6f20 7475 7570
0001690 2074 7266 6d6f 4c20 2e44 2020 092a 230a
00016a0 6564 6966 656e 4e20 53f5 5445 0956 7830
00016b0 4331 0909 2a2f 5020 696f 746e 7265 740e
00016c0 206f 6573 2074 6576 7463 726f 6920 206e
00016d0 6164 6174 6120 6572 2e61 2020 2f2a 0c0a
00016e0 230a 6669 2120 6564 6966 656e 2064 4e28
00016f0 52f5 4c45 434f 5441 4f49 5f4e 4e49 4f46
0001700 445f 4345 414c 4552 2944 2f0a 202a 6854
0001710 7369 7320 7274 6375 7574 6572 6420 7365
0001720 7263 6269 7365 6120 7320 6e69 6c20 2065
0001730 6572 6f6c 6163 6974 6e6f 7420 206f 6562
0001740 7024 7265 6f66 6d72 6f65 82e2 2020 5420
0001750 6568 7420 7865 2a74 6572 6f6c 6163 6974
0001760 6e6f 7320 6365 6974 6e6f 6f20 2066 6874
0001770 2065 6966 656c 6920 2073 2061 6576 7463
0001780 726f 6120 2066 6874 7365 2065 7473 7572
0001790 7463 7275 7365 8a2c 2020 6120 6c6c 6f20
00017a0 2066 6877 6369 2068 7061 6c70 2079 6f74
00017b0 7420 6568 7420 7865 2074 6573 7463 6f69
```

```
hacker@localhost[03:41:01]:~$ cat /usr/include/linux/kernel.h
#ifndef _LINUX_KERNEL_H
#define _LINUX_KERNEL_H

/*
 * 'kernel.h' contains some often-used function prototypes etc
 */

#define SI_LOAD_SHIFT 16

struct sysinfo {
    long uptime; /* Seconds since boot */
    unsigned long loads[3]; /* 1, 5, and 15 minute load averages */
    unsigned long totalram; /* Total usable main memory size */
    unsigned long freeram; /* Available memory size */
    unsigned long sharedram; /* Amount of shared memory */
    unsigned long bufferram; /* Memory used by buffers */
    unsigned long totalswap; /* Total swap space size */
    unsigned long freeswap; /* swap space still available */
    unsigned short procs; /* Number of current processes */
    unsigned short pad; /* explicit padding for m68k */
    unsigned long totalhigh; /* Total high memory size */
    unsigned long freehigh; /* Available high memory size */
    unsigned int mem_unit; /* Memory unit size in bytes */
    char _f[20-2*sizeof(long)+sizeof(int)]; /* Padding: libc5 uses this.. */
};

/* Force a compilation error if condition is true */
#define BUILD_BUG_ON(condition) ((void)sizeof(char[1 - 2*!!(condition)]))

/* Force a compilation error if condition is true, but also produce a
 * result (of value 0 and type size_t), so the expression can be used
 * e.g. in a structure initializer (or where-ever else comma expressions
 * aren't permitted). */
#define BUILD_BUG_ON_ZERO(e) (sizeof(char[1 - 2*!!(e)]) - 1)
```